

TRADUCTION DU CONTE *A PROCISSÃO DOS ABALOS*
(LA PROCESSION DES SECOUSSES)

Christine Remy¹

ISCAP – P.PORTO

1. Introduction

Ce conte provient du livre *Contos e Lendas da Língua Portuguesa* (sélection d'Armindo Reis² et de Beatriz Weigert³) et a été écrit par Luís Fagundes Duarte⁴.

Étymologiquement, le mot « conte » provient des mots latins *computus*, *computare* (compter) et *commentum* (narrative). Le conte, après avoir signifié un récit de faits réels, synonyme d'histoire, devient au Moyen-âge, un cours récit de faits, d'aventures imaginaires, destiné à distraire. Il se rapproche ainsi d'une fiction. Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle, qu'il abandonne ses liens avec le folklore et devient un écrit artistique. En fait, il existe diverses catégories de contes, tels que les contes populaires, les contes en vers (comme ceux de La Fontaine), en prose (comme ceux de Perrault, de Grimm, d'Andersen), les contes pour enfants, les contes de fées, les contes philosophiques satiriques, etc...

Concrètement, notre traduction a dû contourner des difficultés sémantiques dues à des termes et des parlars régionaux qui ont été éclaircis par une traductrice professionnelle de l'île de Terceira. Révétons ici quelques exemples : *charabano*, *charabão* (char-à-bancs), um *torna-viagem* (un émigré), um *imperador* (empereur, paroissien qui porte l'étendard, le drapeau et les insignes religieux d'une chapelle ou d'une église, lors d'une procession), *Mezriquiórdia*

¹ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-5982-5029>; Email: cremy@iscap.ipp.pt

² Né en 1954, il est à la fois journaliste et écrivain. Ce conte provient de son livre *História d'assombração*.

³ Née au Brésil, elle a été professeure de Littérature Brésilienne au Portugal.

⁴ Né en 1954 à *Serreta* (Açores). Il est professeur universitaire, écrivain et politicien.

(*Misericórdia*). Enfin, dans le texte original, il existe le jeu de mots (comportant un surnom) : *Ti Casião* pour *tio* (oncle, tonton ou en argot « type, mec ») *Casião* (Casion ou Occas), car il commençait toujours ses histoires par « à une occasion » signifiant « il était une fois », traduit par Tonton Casion. Remarquons également que le portugais du texte original est antérieur à celui de la réforme orthographique, d'où notre choix d'authenticité.

2. Texto traduzido: LA PROCESSION DES SECOUSSES

Il y eut une année où la terre trembla pendant tout le mois de mai. Les secousses se suivaient les unes aux autres, les unes plus fortes, les autres moins fortes, mais on ne savait jamais quand terminait une secousse et quand en commençait une autre. C'était une secousse permanente. Ceux qui étaient vivants à l'époque disaient, et ceux qui en entendirent parler disent encore qu'il n'y avait jamais eu à *Serreta* un mois de mai aussi triste et plein d'angoisse.

Les murs des maisons s'ouvraient de haut en bas et se refermaient, par instants on voyait les meubles et tout ce qu'il y avait dans les maisons, on racontait que, ici et là, la terre s'ouvrait et se refermait en avalant des personnes et du bétail, démolissant les murs, la roche de la mer s'éboulait en petits morceaux; les chiens qui, avant les secousses avaient vécu dans une très grande inquiétude, cessèrent d'aboyer, les poules de glousser et de pondre, les merles se turent, on entendait seulement les rots de la terre, les bruits des éboulements de maisons et de murets, les roulements de la mer contre la côte, le bruissement des feuilles des hêtres sans que les brises ou les vents ne les fissent remuer. Les personnes qui avaient abandonné leurs maisons et qui dormaient sous les toiles de tente dans les champs et dans les enclos, avaient cessé de parler fort, murmuraient, se réunissaient en petits groupes et commentaient les nouvelles qui leur arrivaient de nouveaux désastres; mises devant le fait accompli de la destruction incontrôlable, elles entretenaient l'angoisse en se souvenant des cas et des scènes des secousses passées, dans leur mémoire les jours d'enfer semblaient plus nombreux que les jours de paradis. Elles écoutaient, presque avec avidité, les histoires que les personnes âgées

racontaient, peut-être pour se convaincre que le malheur actuel n'était ni plus grand ni plus douloureux que les malheurs des anciens, mais très vite, elles revenaient à la réalité - et celle-ci était que, jour après jour, nuit après nuit, la terre ne cessait de trembler.

L'état d'esprit qui régnait alors était celui de l'acceptation de l'irréversible, de la fin du monde, les personnes se donnaient aux secousses comme les veaux du Seigneur Saint Esprit se donnaient à la tuerie: pourquoi chercherait-on la vie si la mort était sûrement ce qui allait leur arriver? C'est pourquoi, on cessa de travailler à Serreta. Les pâturages cessèrent d'être labourés, le bétail n'était pas attaché dans les pâturages et il errait, les épis de maïs n'étaient pas sarclés; on cuisinait le moins possible et en plein air mais l'appétit n'était même pas très grand, des morceaux de pain trempés dans du lait, la viande de porc des saloirs, les morceaux de lard conservés sous le saindoux, et pas grand-chose d'autre, cela suffisait à tromper la faim - et personne n'avait jamais pensé à ce qui se passerait quand les réserves s'achèveraient. Au fil des jours, les histoires s'épuisèrent, la même histoire était racontée sans fin, elle passait de groupe en groupe, jusqu'à ce que les voix se tussent, les prières se mécanisant. On n'entendait même plus de murmures de supplication quand une secousse plus forte se produisait.

Au sein de cette démission collective, seulement Tonton Casion semblait être attaché à la vie, même si un tel attachement passait par le récit de cas de mort et de destruction. C'était un conteur d'histoires qui, au sujet de tout et de rien, pensait à en raconter; avant les secousses, c'étaient des histoires sur l'Amérique que les autres écoutaient ébahis; quand les secousses commençaient, c'étaient des histoires sur d'autres secousses; et, aussi incroyable que cela puisse paraître, il se répétait rarement, en fait, il ne se répétait jamais: l'histoire pouvait être la même, mais chaque fois qu'il la racontait, il ajoutait de nouveaux éléments, l'enrichissait avec de nouveaux commentaires de circonstance. A partir d'un moment donné, sa cour était l'un des endroits les plus recherchés par les gens chassés de leurs maisons. Les personnes arrivaient en silence, elles demeuraient en silence, elles s'en allaient en silence; mais elles arrivaient, demeuraient sans se préoccuper de l'heure et elles s'en allaient seulement la

nuit venue, non pas parce qu'elles ne pouvaient pas y dormir, dormir à la belle étoile était permis à tout le monde, mais parce qu'on racontait déjà qu'il y avait des cas de cambriolages dans les maisons abandonnées, et il était nécessaire de les surveiller pendant la nuit.

Vers le 16 mai, les personnes avaient presque perdu la notion du temps ; la terre cessa de trembler. Le silence qui s'en suivit fut rapidement coupé par des voix de soulagement, mais un soulagement incertain, du soulagement ressenti par celui qui voit qu'un malheur peut à tout moment revenir. Il y a des personnes qui en ont profité pour rentrer chez elles pour chercher des vêtements, ou pour surveiller ce qui n'avait pas encore été détruit, mais la plupart d'entre elles resta dans le doute, les merles restaient silencieux dans les arbres - et les merles, et tous les autres animaux, comme on l'a déjà dit, savent des choses que les hommes ne devinent même pas. Toutefois, la situation s'améliora, et déjà parmi les quelques récits de malheurs, certains apparurent au fur et à mesure que le salut était possible. Tonton Casion se souvint d'une histoire de salut qu'il s'empressa de raconter:

- A une occasion, il y eut ici une très grande secousse, ma sœur était très petite et moi, j'étais déjà un homme, j'étais avec mon père, qui aidait une vache à mettre bas dans le potager, la petite était en train de dormir dans le berceau, et c'est alors que mon père se mit à courir pour aller la chercher dans la maison; il en sortit et la ramena avec lui, juste à temps, avant que les murs ne s'écroulent, il y avait des pierres partout, à prier Dieu, et quand je suis arrivé, ils étaient tous les deux dehors sains et... - il ne finit pas de raconter l'histoire parce qu'une nouvelle secousse survint. Tout le monde attendait immobile pour voir si elle s'arrêtait, on entendait seulement quelques cris de "Miséricorde!", mais ils étaient faibles: on avait perdu le moindre espoir. Et ils virent tout naturellement les murs de la nouvelle maison de Tonton Casion, qui avaient jusqu'à présent résisté, s'ouvrir et se refermer dans un grand bruit, en se rappelant les crécelles de la Semaine Sainte, les mains jointes ils virent la cheminée s'écrouler sur le "cul" du four, le toit sur les frontons et les meubles, les murs par terre. En peu de minutes, il ne restait rien du rez-de-chaussée et du plancher de la maison de Tonton Casion

si ce n'est qu'un monticule de pierres, de tuiles et de morceaux de bois cassés; Tonton Casion n'eut plus de larmes à verser, c'est sa femme qui poussa des cris, accompagnée de ses enfants:

- Oh notre maison! Oh notre chère petite maison!

Le chef de famille, courageux, restait impuissant devant les décombres de tant d'années de travail et de sacrifices en Amérique, où il avait sué et dans les champs de coton de la vallée de *São Joaquim* de Californie. Il en était rentré avec sa femme et ses enfants, un garçon et une fille, avec des malles de vêtements neufs, un peu d'argent, et il s'était mis à construire la maison à l'endroit où existait celle de son père, également détruite dans un tremblement de terre, comme lui-même allait dire, et racontait des histoires de la Californie qu'il commençait toujours par "À une occasion" et c'est pourquoi on l'appelait "Casion"; mais on n'avait bientôt plus d'argent, la maison avait coûté plus que prévu et sur les îles le coût de la vie commençait à monter et l'émigré partit de nouveau vers l'Amérique, pour quelque temps, pour gagner plus d'argent. Sa femme, qui n'avait jamais aimé l'Amérique, s'était montrée tout de suite contre, disant que personne ne les pressait et que, petit à petit, ils finiraient la maison, mais le mari, têtu, quand il avait une idée fixe, ne l'abandonnait pas et voilà qu'il s'en alla. L'embarquement était le jour suivant et, au moment du départ, sa femme était en train de laver la vaisselle et boudant, elle continua à laver la vaisselle, et n'avait même pas été à la fenêtre dire au revoir à son mari.

Des années de séparation passèrent, lui en Amérique en train d'économiser de l'argent, elle à la maison, à moitié finie, en train d'élever les enfants qui grandirent dans l'idée vague d'un père absent. Un jour, la fille se trouvait à la fenêtre en train de parler à son fiancé et vit arriver un char-à-bancs et, de dedans, en sortir un homme bien habillé, portant une chaîne en or qui pendait de son gilet ; puis, elle s'était mise à courir vers la cuisine pour annoncer la nouvelle à sa mère qui était en train de laver la vaisselle:

- Oh maman, papa est de retour! - et elle sautait d'excitation. Mais la mère qui, au fond d'elle-même, n'avait pas cessé de ressentir un tressaillement répondit d'un ton sec:

- C'est ici qu'il m'a laissée, c'est ici qu'il me retrouvera - et elle avait continué à frotter le faitout, indifférente même à la grande clameur du voisinage à l'occasion de l'arrivée de Casion. Mais la séparation avait été douloureuse pour tous deux, les choses avaient fini par se calmer, et Tonton Casion, en paix avec lui-même et avec sa femme, parvint tant bien que mal à finir la maison, qui était devenue une des maisons les plus grandes et les plus luxueuses de *Serreta* - et maintenant, elle était là, malheureusement, entièrement détruite.

Comme celle de Tonton Casion, beaucoup d'autres maisons à *Serreta* s'effondrèrent. Et d'autres encore allaient s'écrouler jusqu'à la fin des temps, qui était proche, la terre ne cessant de trembler. A un moment donné, pendant la messe qui était dite sur le parvis de l'église, le curé, après avoir parlé du besoin de faire pénitence pour que Dieu ait enfin de la miséricorde pour *Serreta* et ses habitants, lança l'idée de faire une procession de supplication et de recueillement qui parcourrait, dans les deux sens, les cinq kilomètres de route du village, et on choisit le jour suivant, qui était le 30 mai.

Le matin, les habitants se réunirent devant l'église. Les "empereurs" du Seigneur Saint Esprit apportèrent les insignes, les couronnes et les drapeaux, et le curé ordonna à la procession d'avancer. Mais Tonton Casion dit à ceux qui étaient près de lui:

- Nous devrions plutôt prendre la statue de la Sainte Vierge.

Ceux qui l'entendirent acceptèrent et ils passèrent le message. Un brouhaha se créa, la procession se désorganisa, et le curé, à qui parvint l'idée, dit que c'était dangereux, que l'église était sur le point de s'effondrer, que la procession se faisait seulement avec les insignes du Seigneur Saint Esprit, que la Sainte Vierge devait comprendre. Mais Tonton Casion était très têtue, et dit:

- Je vais y rentrer et chercher la statue. - Et il y alla.

Personne ne tenta de l'en dissuader, mais aussi personne non plus ne proposa de l'accompagner. Ils le virent seulement entrer dans l'église, et ils restèrent dehors commentant son courage; contre ce qui arrive à l'accoutumée, il n'y eut même pas de mauvaise langue,

tous considérèrent le geste de Tonton Casion comme étant une rédemption. Mais il avait l'âme serrée, bien qu'il espérât que la Sainte Vierge ne voulût pas qu'il y meurt; même s'il mourait, ses enfants étaient déjà élevés, quand les secousses cesseraient, il y aurait sûrement quelqu'un qui les aiderait à reconstruire la maison. Mais la Sainte Vierge ne désirerait probablement pas une chose pareille, et Tonton Casion, au milieu de l'église, regarda au plafond et vit les lustres trembler, ils pouvaient lui tomber dessus à tout moment, il n'y avait presque plus de stuc, l'autel du côté du *Raminho* était déjà tombé, on voyait la rue à travers les fissures des murs. Il avança rapidement vers le grand autel, monta les marches en bois qui menaient à la niche où était placée la statue, tourna l'écrou de la vis qui la retenait, la retira, la prit sous le bras, descendit et sortit de l'église en courant.

Quand il arriva à la porte de l'église, Tonton Casion entendit les habitants qui criaient "Miséricorde! Miséricorde!" et, fier de lui, il avança lentement vers le parvis, avec la statue dans les bras. Les "empereurs" avec les insignes, le curé et les habitants le suivirent, on forma une procession sans fleurs ni pétards, sans couvre-lits aux fenêtres, sans vêtements neufs. Les habitants suivaient, priant et, parfois, le curé ordonnait de s'arrêter et tous s'agenouillaient par terre, mains sur la poitrine et tête inclinée, ils imploraient en chantant :

Mi-séri-cor-de
Imma-cu-lée
Mère de Di-i-eu!
Mi-séri-cor-de!

Puis, ils se relevaient et la procession continuait son chemin du *Cabo das Casas* au *Cabo do Raminho*, au milieu des décombres des maisons et du bétail en liberté, jusqu'au coucher du soleil.

Quand la procession s'arrêta, ils s'aperçurent que la terre avait cessé de trembler. D'abord, personne ne voulut avoir d'espoir. Mais la nuit passa, puis d'autres, des jours et des nuits, et la terre ne tremblait pas. Pendant de nombreuses années, il n'y eut que quelques secousses à *Serreta*, rares et sans importance, on n'eut plus l'angoisse de sentir la terre trembler sous ses pieds pendant trente jours d'affilée. Le dernier grand tremblement de terre arriva le

1er janvier 1980; mais même celui-ci, avec toute la destruction et la mort qu'il dispersa sur toute l'île et sur les autres îles, fut l'oeuvre d'un instant. Peut-être parce que, tous les ans, jusqu'à présent et pour toujours, le 30 mai, on fait à *Serreta* la procession des secousses.

3. Texto Original: A PROCISSÃO DOS ABALOS

Houve um ano em que a terra tremeu durante todo o mês de Maio. Os abalos pegavam-se uns aos outros, uns maiores, uns mais pequenos, mas nunca se sabia quando acabava um e começava outro. Era um abalo permanente. Diziam aqueles que então eram vivos, dizem ainda aqueles que ouviam contar, que mês mais triste e cheio de angústia como o desse mês de Maio nunca houvera na Serreta⁵.

As paredes das casas abriam-se de alto a baixo e voltavam a fechar-se, por instantinhos via-se as mobílias e tudo o que dentro das casas havia, contava-se que aqui e ali o chão se abria e voltava a fechar engolindo pessoas e reses, esborralhando paredes, a rocha do mar desabava aos bocados; os cães que antes dos abalos tinham andado num desassossego desmarcado, deixaram de ladrar, as galinhas de cacarejar e de pôr ovos, os melros calaram-se, só se ouvia os arrotos da terra, os ruídos dos desabamentos de casas e barreiras, os ribombos do mar contra a costa, o ramalhar das faias sem que aragens ou ventos as fizessem abanar. Mesmo as pessoas que haviam abandonado as casa e dormiam debaixo de panos de tenda nas eiras e nos cerrados, tinham deixado de falar de rijo, falavam em murmúrios, juntavam-se em pequenos grupos e comentavam as notícias que iam chegando de novas desgraças; postas perante o facto da destruição incontável, entretinham a angústia recordando casos e cenas de abalos passados, nas suas memórias os dias de inferno pareciam ser mais que os dias de paraíso. Ouviam, quase com sofreguidão, as histórias que os mais velhos contavam, talvez a quererem convencer-se de que a desgraça actual não era maior

⁵ Serreta é uma freguesia da ilha Terceira – Arquipélago do Açores.

nem mais dolorosa do que as desgraças dos antigos, mas depressa regressavam à realidade – e essa era que, dia após dia, noite após noite, a terra não parava de tremer.

O estado de espírito que então reinava era o de aceitação do irremediável, do fim do mundo, as pessoas entregavam-se aos abalos como os bezerros do Senhor Espírito Santo à matança: para quê procurar a vida se a morte era o que de mais certo tinham? Por isso, deixou-se de trabalhar na Serreta. Os pastos deixaram de ser mondados, os reses não eram amarradas nos pastos e andavam à solta, os milhos não eram sachados: cozinhava-se o mínimo e ao livre, mas a vontade de comer nem sequer era grande, uns miolos de leite, a carne de porco das salgadeiras, os torresmos guardados debaixo da banha, pouco mais, bastavam para enganar a fome – e ninguém sequer pensava o que seria quando se acabassem as reservas. Com o passar dos dias as histórias foram-se esgotando, a mesma história era contada vezes sem conta, passava de grupo para grupo, até que as vozes se foram calando, as rezas mecanizando, já nem sequer se ouviam murmúrios de precação quando um abalo maior se fazia sentir.

No meio desta demissão colectiva, apenas o Ti Casião parecia estar amarrado à vida, mesma que tal amarração passasse pelo contar de casos de morte e de destruição. Era um contador de histórias, por tudo e por nada lhe ocorria que contar; antes dos abalos, eram histórias da América, que os outros ouviam boquiabertos; depois de começarem os abalos, eram histórias de outros abalos; e, por incrível que pareça, raramente se repetia. Ou melhor, nunca se repetia: a história podia ser a mesma, mas de cada vez que a contava acrescentava-lhe novos elementos, enriquecia-a com novos comentários de circunstância. A partir de uma certa altura, a sua eira era um dos pontos mais concorridos pelo povo escorraçado das suas casas. Chegavam as pessoas em silêncio, permaneciam em silêncio, iam-se embora em silêncio; mas chegavam, permaneciam sem tempo, e iam-se embora apenas à noite – não que não pudessem dormir ali, o relento era de todos, mas porque já se contavam casos de roubos nas casas abandonadas, e era preciso guardá-las durante a noite.

Por volta do dia 16 de Maio, as pessoas já quase tinham perdido o conto dos dias, a terra interrompeu o seu tremer. O silêncio que veio depressa foi cortado por vozes de alívio, mas de um alívio inseguro, daquele alívio que sente quem vê passada uma desgraça que a qualquer momento poderá voltar. Houve quem aproveitasse para entrar em casa a buscar mantelagem, ou a acautelar o que ainda não fora destruído, mas a maior parte ficou-se na expectativa, os melros mantinham-se calados nas árvores – e os melros, e os outros animais todos, como já se disse, sabem coisas que os homens nem adivinham. No entanto, o ambiente optimizou-se, e no meio das já poucas narrativas de desgraças, algumas foram aparecendo em que a salvação que se apressou a contar:

- Ua casião, hoiv'aqui um abalo desmarcado, a minha irmiã era pechinchinha, ê já iera home, estava más mê pai àjuduá ua vaca a parí no quintial, a piquena esta a crumuí no berço, e antão mê pai largou-se a corruê pa dentre de casa p'á i buscuá, ele foi, e lá a troive mêm'a tempe, as paredes esborralhiãro-se, era pedra pro tod'ò lado, um loivar a Dê, e cand'ê chiguiei elas já estava os dois cá fora sães e... - não acabou de contar a história porque veio um novo abalo. Todos se deixaram ficar à espera, a ver se parava, apenas se ouviram alguns gritos de “Mezriquiórdial!”, mas mesmo assim fracos: toda a esperança, mesmo pequenina, se acabara. E foi com naturalidade que viram as paredes da casa nova do Ti Casião, que até ali tinham resistido, abrirem-se e a fecharem-se com um barulho dos dianhos, a lembrar matracas da Semana Santa, viram a chaminé de mãos postas a desabar para cima do cú do forno, o tecto para cima dos frontais e da mobília, as paredes para o chão. Em coisa de poucos minutos, a casa do Ti Casião, de loja e sobrado, nada restava senão um monte de pedras, de telhas e de madeiras partidas: o Ti Casião nem teve lágrimas que vertesse, a mulher é que desatou aos gritos mais os filhos:

- Ai a nossa casa! Ai a nossa rica casinha!

Como um forte impotente, o dono da casa deixou-se ficar para ali, olhando para os escombros de tantos anos de trabalho e de sacrifício em terras da América, a suar nos campos

de algodão do Vale de São Joaquim da Califórnia. De lá veio com a mulher e com os filhos, um rapaz e uma rapariga, com uns baús de roupa nova, algum dinheiro, e pusera-se a fazer a casa no lugar onde existira a do pai, igualmente esborralhada por um abalo, como ele mesmo ia a dizer, e contava histórias da Califórnia que começava sempre por “*Ùa casião...*”, e por isso lhe chamavam o *Casião*; mas o dinheiro acabara-se, a casa engolira mais do que o previsto e nas ilhas a vida também estava a ficar cara, e o torna-viagem lembrara-se de ir outra vez à América, por uns tempos, para ganhar mais dinheiro. A mulher, que nunca gostara da América, manifestara-se logo contra, que ninguém andava a correr atrás deles e que devagarinho acabariam a casa, mas o marido quando tinha uma ideia fígada não desistia, teimoso, e lá se fora. No dia seguinte do embarque, no momento da partida, a mulher estava a lavar a loiça e, amuada, a lavar a loiça se deixara ficar, nem sequer fora à janela despedir-se do marido.

Foram anos de separação, ele na América a juntar dinheiro, ela na casa semiacabada a criar os filhos, que foram crescendo com a ideia vaga de um pai ausente. Certo dia, esta a rapariga à janela a falar com o namorado, vira chegar um charabano e de dentro dele sair um homem bem vestido, com uma corrente de ouro a pender do colete, e então largara-se a correr para a cozinha a dar a novidade à mãe, que estava a lavar a loiça:

- Õ nha mãe, mê pai está a chiguiá! – e pulava de excitação. Mas a mãe, que lá por dentro ainda não deixar de sentir um estremeção, respondera-lhe meia seca:

- El’auí me deixou, aqui m’há-d’incontruá! E continuara a esfregar a panela de ferro, indiferente mesmo ao alarido da vizinhança por mor da chegada do *Casião*. Mas a separação fora dolorosa para ambos, as coisas tinham acabado por se amanhoar, e o *Ti Casião*, de bem consigo e com a mulher, lá conseguira acabar a casa, que ficara a ser uma das maiores e melhores da serreta – e que agora esta para ali toda esborralhada, uma dor de alma.

Como a do *Ti Casião*, muitas outras casas na Serreta se esborralharam. E outras mais se esborralhariam até ao fim dos dias, que esta perto, não havia maneira de a terra parar de

tremer. A certa altura, durante a missa que era dita no terreiro em frente à igreja, o padre, depois de ter falado na necessidade de fazer penitência para que Deus tivesse enfim misericórdia da Serreta e do seu povo, lançou a ideia de se fazer uma procissão de súplica e recolhimento que percorresse nos dois sentidos os cinco quilómetros de estrada da freguesia, e marcou-a para o dia seguinte, que era já 30 de Maio.

Pela manhã, o povo juntou-se em frente à igreja. Os imperadores do Senhor Espírito Santo trouxeram as insígnias, as coroas e as bandeiras, e o padre mandou seguir a procissão. Mas o Ti Casião disse para os que lhe estavam perto:

- A gente haverá mas era de levá a imiagem de Nossa Senhora.

Os que o ouviram concordaram, e passaram voz. Criou-se um burburinho, a procissão desorganizou-se, e o padre, a quem entretanto chegara a ideia, disse que não senhor, que era perigoso, a igreja estava em tem-te-não caias, que se fazia a procissão só com as insígnias do Senhor Espírito Santo, que Nossa Senhora havia de compreender. Mas o Ti Casião era mesmo teimoso, e disse:

- Ê vou lá dentre buscuá a imiagem! – E foi.

Ninguém o tentou dissuadir, mas também ninguém se ofereceu para o acompanhar. Viram-no apenas entrar na igreja, e ficaram cá fora a comentar-lhe a coragem; contra o que era costume, nem sequer houve má-língua, todos viram o gesto do Ti Casião como um gesto de redenção. Mas ele levava a alma num aperto, embora esperasse que Nossa Senhora não havia de querer que ele morresse ali; também, se morresse, já tinha os filhos criados, quando os abalos parassem alguém havia de os ajudar a levantar a casa de novo. Nossa Senhora, porém, não havia de querer semelhante coisa, e o Ti Casião a meio da igreja olhou para o tecto e viu os lustres a abanar, podiam cair-lhe em cima a qualquer momento, já quase não havia estuque, o altar do lado do Raminho já estava caído, via-se a rua através das rachas das paredes. Avançou depressa em direcção do altar-mor, subiu os degraus de madeira que

levavam ao nicho da imagem, rodou a porca do parafuso que a segurava, retirou-a, pegou-lhe de traçalho e pôs-se a correr escada abaixo e igreja afora.

Quando chegou à porta da igreja, o Ti Casião ouviu o povo a gritar “Mezriquiórdia! Mezriquiórdia!” e, cheio de si, avançou devagar pelo terreiro, com a imagem nos braços. Seguiram-no logo os imperadores com as insígnias, o padre, e o povo, formou-se a procissão sem flores nem foguetes, nem colchas nas janelas, nem roupas novas. O povo seguia, rezando, e, de vez em quando, o padre mandava parar e todos, ajoelhando-se no chão, de mãos ao peito e cabeça inclinada, imploravam, cantando:

Me-zri-quiórd-di-a

Ima-cu-lua-da Mãe

De Dê-ê-us!

Me-zri-quiórd-di-a!

Depois levantavam-se e lá continuava a procissão, do Cabo das casas ao Cabo do Raminho, por entre casas esboralhadas e reses à solta, até ao pôr do Sol.

Quando a procissão recolheu, deram conta de que a terra parara de tremer. Primeiro, ninguém quis ter esperanças. Mas a noite passou-se, passaram-se outras, noites e dias, e a terra sem nunca mais tremer. Durante muitos anos, só de vez em quando houve abalos na Serreta, coisa pouca porém, e sem importância, nunca mais se teve a angústia de sentir a terra a tremer debaixo dos pés durante trinta dias. O último grande abalo foi o dia 1 de Janeiro de 1980; mas mesmo esse, com toda a destruição e morte que espalhou por toda a ilha, e por outras, foi obra de um instante. Talvez porque, todos os anos, até hoje e até sempre, no dia 30 de Maio se faz na Serreta a procissão dos abalos.

Notas:

1. O autor procurou dar uma representação fonética aproximada ao modo de falar das personagens desta história, devendo ser lidos como semivogais “u” e “i” que antecedem as vogais tónicas, porque é este um dos traços distintivos do falar da ilha Terceira.

2. **Retranscription** du portugais açorien des pages 8 et 9 en portugais continental

“ - Uma ocasião houve aqui um abalo desmarcado, a minha irmã era pechinchinha (pequenina), eu já era homem, estava mais o meu pai a ajudar a vaca a parir no quintal, a pequena estava a dormir no berço, e então o meu pai largou-se a correr para dentro de casa para ir buscar, ele foi, e lá a trouxe mesmo a tempo, as paredes esborralharam-se, era pedra por todo o lado, um louvar a Deus, e quando eu cheguei eles já estavam os dois cá fora sãos e ...”.

“ – Ó minha mãe, meu pai está a chegar.

- Ele aqui me deixou, aqui há de me encontrar.”

“- A gente haverá mas era de levar a imagem de Nossa Senhora.

- Eu vou lá dentro buscar a imagem!”

Bibliographie

Reis, A.(org.) (1994). *Contos e Lendas da Língua Portuguesa*. Edições Europress.